

SEULS EN ENFER !

Hubert Ben Kemoun



Flammarion
Extrait de la publication

Hubert Ben Kemoun

SEULS EN ENFER !

« Elle n'a plus de larmes, tant elle en a versé.
Plus de voix, à force d'avoir appelé à l'aide.
L'homme ne prononce pas un mot,
semble blindé contre ses insultes, contre
ses suppliques et contre ses hurlements.
Elle n'est sûre de rien. Pas même d'être encore
en vie, et si elle l'est, pas même d'être encore
vivante dans l'heure qui suivra. »

Pour une fois dans sa vie, Arturo doit prendre
une décision et agir : sauver Pélagie, avant
qu'elle ne succombe...

Seuls en enfer !

HUBERT BEN KEMOUN

Seuls en enfer !

Flammarion [TRIBAL]

Extrait de la publication

Pour Nicolas et Nathan

1. PÉLAGIE

Elle s'appelle Pélagie.

Personne ne s'appelle plus ainsi depuis des générations, ou alors peut-être des vaches. Mais elle n'est pas une vache. Et avant que ce genre de prénom périmé ne revienne à la mode, elle sera morte.

Pélagie Corbusier. Rien à voir avec l'architecte. Son père était marin-pêcheur. Fils et petit-fils de marin-pêcheur. Il partait pour des semaines entières de campagne de coquille Saint-Jacques au large des côtes d'Irlande ou d'Écosse, parfois jusqu'aux Hébrides. Histoire de ne pas devenir une Pénélope qui se morfond sur un quai de port en attendant son Ulysse,

devant aussi améliorer l'ordinaire de la vie, sa mère faisait des ménages dans les tours de bureaux du quartier des affaires. Du coup, sa mère se morfondait doublement.

Mais son père, sa mère, le petit appartement qui devait être fini de payer d'ici douze ans, les fêtes à chaque retour de campagne de pêche, tout a été balayé. Il y a un peu plus de trois ans, la même semaine, à deux jours d'intervalle. Une nuit de mars, en mer d'Écosse. Un grain beaucoup plus violent et plus vicieux que les autres avait envoyé la *Grivoise* par le fond, et avec, ses six hommes d'équipage. Touché, balayé, coulé, le coquillier. Les hélicoptères et les vedettes de secours avaient retrouvé un gros morceau de la poupe, trois gilets de sauvetage inutilisés, une foulitude de débris qui salissaient l'écume et la nuit, mais aucun corps. Sa mère, prévenue assez tard par l'armateur du bateau, n'avait même pas eu le temps de rentrer chez elle pour passer des vêtements de deuil. Dans l'heure qui avait suivi l'annonce de l'arrêt des recherches, elle se faisait renverser par un chauffard ivre qui jugeait que la priorité aux piétons engagés concernait les autres, mais pas lui. Balayée la balayeuse. Essorée l'essorieuse.

Pélagie avait treize ans et demi quand elle est devenue doublement orpheline.

Elle avait aussi une tante, Emma, dotée d'un cœur énorme, et d'un peu de place chez elle pour ajouter une nièce perdue à sa flopée de mômes. Pélagie perdait deux parents et gagnait deux sœurs aînées, Mathilda et Camille, un frère de trois semaines son cadet, Léonard, et un autre, Adrien, qui, parlant à longueur de journée, faisait savoir au monde entier qu'avoir cinq ans n'empêchait en rien de saouler son entourage avec une ribambelle de questions parfois essentielles, parfois saugrenues. Adrien n'était jamais à sec.

Le paradis à côté de l'Assistance publique.

Non, le paradis tout court.

Tante Emma n'avait pas qu'un prénom d'amour conjugué, elle élevait l'amour et la tendresse au rang des beaux-arts. Une fois passé le seuil de son appartement, il semblait impossible, maladroit et de très mauvais goût d'avoir la coquetterie de se prétendre malheureux. Chez Emma, on aimait rire. Ses deux filles et ses deux garçons étaient tous nés de pères différents. Emma avait été sincèrement amoureuse de chacun d'eux, chaque fois, mais elle finissait vite par les trouver trop tout. Trop lourds, trop encombrants et surtout trop tristes. « Ils commencent par embrasser, ils terminent par embarrasser ! » répétait-elle souvent avant d'ajouter : « Mon problème, c'est que j'adore

autant l'un que je déteste l'autre ! » Comme l'ennui n'avait pas droit de cité chez elle... exit les gênants géniteurs !

Et même si Emma ne gagnait pas des fortunes aux Magasins Réunis où elle était étalagiste en chef, jamais sa progéniture n'avait eu à se plaindre de la faim, d'un manque de cahiers de classe, ou d'une privation de la moindre paire de chaussures ou d'une tenue de sport à chaque rentrée. D'enfant de deux morts, Pélagie était devenue rapidement une fille de la vie dans cette maison. Comme ses frères et sœurs, de toute façon, on ne lui avait pas laissé le choix.

Mais aujourd'hui, les secrets ricanés avec Camille et Mathilda, les postures cinématographiques de Léonard devant sa glace avec sa guitare, les airs inspirés d'Adrien toujours plongé en apnée dans ses bouquins, et surtout le sourire lumineux et les bras confortables d'Emma... Pélagie doute de pouvoir les retrouver un jour.

Est-ce que son père a senti la mort quand la *Grivoise* a plongé ?

Et sa mère quand l'essieu arrière l'a achevée ?

Elle n'a jamais cherché à connaître ce genre de détails inutiles, Pélagie. Chez Emma, la vraie vie et l'avenir comptaient plus que les cassette avec lesquels joue la mort. Mais à présent, elle ne sait plus.

Elle n'a plus de larmes, tant elle en a versé. Plus de voix, à force d'avoir appelé à l'aide. Son pantalon de toile crème et le joli chemisier assorti prêtés par Mathilda ne sont plus que des guenilles immondes, solidifiées par la sueur, la crasse et par les résidus du sol en terre battue. Sa main droite est emprisonnée dans l'anneau d'une menotte reliée à une chaîne d'un mètre scellé à la base du mur. Elle peut s'accroupir, s'asseoir ou s'allonger sur un lit au sommier métallique dont le matelas pue. Elle ne peut pas atteindre l'autre extrémité de la cave, elle a essayé à maintes reprises. Son poignet meurtri par le frottement de l'anneau a lancé une douleur de plus en plus insupportable. Tout à l'heure encore, elle a léché tant bien que mal le sang de sa blessure pour qu'elle cicatrise un peu.

Sur sa droite, à la lisière du plafond, une ligne de huit briques de verre couvertes de poussière et de moisissure empêche la pièce d'être plongée dans une totale obscurité. Ses yeux se sont habitués à cette pénombre froide et elle a eu le temps d'évaluer l'étendue de sa prison. Trois mètres sur trois environ, sous un plafond d'à peine deux mètres. Une cave vide de tout mobilier à part son lit et le seau rouillé dans lequel elle ne se résout pas encore à faire ses besoins. Dans cette cave remontent des effluves

de pourriture d'un égout ou d'une fosse septique défectueuse et, à plusieurs reprises, elle a senti l'indécent frôlement d'une souris curieuse, non loin de son pied. Elle a encore la force de l'éloigner violemment en frappant le sol ou en montrant les dents.

En face d'elle se dresse la porte, si lointaine. Inaccessible. Le bas de cette porte laisse passer un peu d'air à travers à peine l'épaisseur de deux doigts. Chaque fois que l'homme vient, il allume d'abord la cage d'escalier et cette étroite bande à la lisière du sol s'éclaire, projetant une lumière jaune qui rase sur la terre. Pélagie a compté que Mickey devait descendre douze marches avant d'atteindre sa geôle. L'interrupteur de la cave se trouve certainement juste derrière la porte. Lorsque Mickey vient et l'allume, le brusque passage de l'obscurité à la lumière la fusille et l'aveugle.

L'homme se présente toujours affublé de son masque de Mickey. Un masque en caoutchouc mou, pas en plastique rigide. Il ne prononce pas un mot, semble blindé contre ses insultes, contre ses suppliques et contre ses hurlements. Même la première fois, à sa première visite après son réveil, quand il a poussé vers elle un sandwich triangulaire encore enfermé dans son blister et une bouteille d'eau. Pas un mot. De rage, elle a immédiatement shooté dans

l'emballage en plastique et envoyé rouler la bouteille plus loin. Il est reparti aussi tranquillement et aussi silencieux qu'il était venu.

Il semble assez grand et sa large carrure lui donne une allure plus impressionnante encore. Elle croit avoir remarqué qu'il portait des gants en plastique de chirurgien, mais comment en être sûre, à part les oreilles démesurées du masque, elle ne peut rien distinguer de bien précis chez lui.

Elle n'est sûre de rien, Pélagie. Pas même d'être encore en vie, et si elle l'est, pas même d'être encore vivante dans l'heure qui suivra.

À plusieurs reprises, elle a senti la cave vibrer. Même l'acier de l'anneau serti dans le mur répercute ce tremblement sur la menotte en acier qui enserre son poignet en sang. Une voie de chemin de fer doit se trouver près de sa prison.

Ce n'est que plus tard, en tendant au maximum son bras et tout le reste de son corps, en blessant un peu plus son poignet, qu'à force d'un effort incroyable elle a réussi à atteindre la bouteille d'eau et, du bout du pied, à la faire rouler vers elle. Pour le sandwich, impossible, elle l'avait fait valdinguer trop loin. Elle a parfaitement entendu la souris tournicoter et griffer, nerveuse, autour du plastique. Elle s'est mise à espérer que la bestiole pousse involontairement

l'emballage vers elle et lui fasse gagner le demi-mètre qui lui manque pour l'atteindre. En vain.

S'il cache son visage, c'est manifestement pour éviter qu'elle puisse donner son signalement à la police. Dans ce cas, c'est peut-être qu'il envisage qu'elle vive ? C'est pour cela l'eau et le sandwich ? Parce qu'il n'a pas prévu de la tuer ? S'il avait voulu la tuer, la violer, il l'aurait sans doute déjà fait... Alors c'est juste un kidnapping ? Ce n'est pas avec ce que gagne sa tante Emma qu'il peut espérer une rançon substantielle ? Tout cela n'a strictement aucun sens.

Mais rien n'a de sens ici.

Elle se souvient simplement de la soirée, jeudi, avec ses amis du bahut. Une sortie chez les jumeaux, Dan et Francis, avec permission négociée à une heure du matin pour fêter la fin des épreuves du bac français. Elle rentrait à pied et à l'heure promise, lorsque la portière arrière de la Kangoo blanche garée devant l'agence bancaire de l'avenue Percé s'est ouverte brusquement et que Mickey a surgi. Rien de plus.

Mais jeudi, quand était-ce ? Hier ? Avant-hier ? Plus loin encore ? Même de cela elle n'est pas complètement certaine. Elle ne sait pas combien de temps elle est restée évanouie parce qu'il ne s'est pas contenté de lui voler son portable,

mais sa montre aussi, une des seules choses qu'elle ait récupérée de sa mère après l'accident.

Qui sait, Mickey va se rendre compte qu'il s'est tout simplement trompé de victime et la relâcher...

Même un rat coincé dans un piège doit bien espérer qu'un miracle se produise et le sorte du trou.

2. ANGST

— Je suis dans un trou... Oui, dans un trou...
Au moins si ce trou était noir, je pourrais mieux
le repérer.

— Noir ?

— Ce trou... Comment dire, docteur... Ses
proportions me semblent parfois tellement
immenses. Ce trou, je ne le cerne pas, juste-
ment parce qu'il est trop flou, comme trans-
parent. Ses contours s'effacent lorsque je tente
de m'en approcher. Alors de là à être capable
de dire à quoi ressemble ce qu'il contient... Ou
alors, je suis moi-même le trou.

— Oui ?

— Je n'arrive à rien capturer dans ce trou. J'essaie mais...

— Capturer ? Dans un trou ? Monsieur Angst, qu'est-ce que cela vous évoque, un trou ?

— Euh ?... Un gouffre, une fosse, une crevasse...

— Entendu. Mais encore ?

— Des trous de mémoire... C'est de ça que je souffre, et pour ça que vous me soignez, non ?

— Continuez ! Associez !

— Je ne sais pas moi... Un trou... Un entonnoir ?

— Entonnoir... oui ? ! ... C'est intéressant, encore du noir. Poursuivez, monsieur Angst !

— Je poursuis quoi ? Je ne poursuis personne, sinon moi-même.

— Non, je veux dire, continuez, vous parliez d'entonnoir.

— C'est pas le bon mot, un entonnoir ? C'est pourtant bien comme ça que s'appellent ces trucs, vous savez, pour gaver les... c'est quoi déjà le nom ?

— Les oies... blanches ! ? Un « entonnoir » pour gaver les oies blanches... C'est exactement cela. Les oies blanches, c'est aussi ainsi qu'on appelle les jeunes filles qui sont...

— Les entonnoirs... sur la tête des fous... Il y avait des images semblables quand j'étais petit ? Docteur, est-ce que je suis fou ?

*Composé par Nord Compo multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : octobre 2012
N° d'édition : L.OIEJEN000899.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

